

## II

Au squat, la réunion hebdomadaire du collectif se tient tous les mardis soir, de dix-neuf à vingt et une heures. C'est ce qui a été décidé lors d'une réunion antérieure. Il y a eu toute une série de votes pour déterminer la fréquence de ces rendez-vous, le jour et l'horaire qui conviendraient le mieux, la façon de les mener. On a longuement débattu pour savoir s'il fallait les appeler « Assemblées générales » ou « Réunions de fonctionnement », avant de trancher pour « Réunions du mardi ». Le lundi serait donc le jour de nettoyage après les spectacles, expositions et repas associatifs du week-end, et le lendemain on se réunirait pour faire le point sur la semaine écoulée et préparer celle à venir.

Dans les faits, il est très rare que la réunion du mardi commence à l'heure, et quasi systématiquement elle se prolonge jusqu'à minuit. Un membre différent préside à chaque fois la séance, veillant à son bon déroulement, au respect de l'ordre du jour, et distribuant la parole. Un autre est chargé de prendre des notes et rédiger un compte-rendu qui doit être affiché dès le mercredi matin sur le mur en liège de la cuisine, avec la liste des tâches de la semaine,

pour que les absents sachent ce qui a été abordé et décidé. Les réunions ayant tendance à durer des plombes et les discussions étant souvent difficiles à suivre, ces comptes-rendus n'apparaissent parfois sur le tableau d'affichage qu'en fin de semaine. Comme il s'agit de résumés qui font six à huit pages en moyenne, personne ne les lit. Aussi, les non-francophones esquivent systématiquement la corvée de la prise de notes et de la rédaction du compte-rendu, prétextant leurs difficultés à l'écrit, ce qui fait grincer des dents. Le système n'est pas complètement au point, mais c'est une base; libre à chacun de proposer des améliorations lors d'une prochaine réunion. On aurait cru que, passé les deux premières, la fréquentation de ces assemblées baisserait considérablement, mais non, il y a plusieurs douzaines de personnes présentes à chaque fois, d'où les durées marathoniennes.

Il n'existe pas de procédure figée pour accueillir un nouveau, une nouvelle, au sein du collectif. Ça se fait au *feeling*. La plupart du temps, il s'agit de quelqu'un qui connaît quelqu'un qui en fait partie, ou de gens qui découvrent le lieu lors des événements publics, tombent sous le charme et souhaitent s'investir. Il leur suffit alors de s'acquitter de la cotisation symbolique pour adhérer à l'association, puis de venir filer un coup de main lors des déjeuners dansants du dimanche, ou encore mieux, pour le ménage du lundi, et à force de voir certaines têtes revenir régulièrement, elles finissent par intégrer le paysage. Il y en a bien sûr qui traînent là seulement parce que c'est cool et fun, pour la fête, mais sont moyennement motivés pour déboucher les toilettes ou passer le balais. Il y a également des personnes qui vont et viennent, présentes par intermittence.

Le collectif s'est spontanément formé autour de Vladimir, plasticien argentin. Vladimir est un vieux routard des squats. Depuis sa jeunesse entre l'Argentine et le Brésil, puis plus tard, lorsqu'il a vécu en Belgique et aux Pays-Bas avant de s'installer en France, Vladimir a participé à l'ouverture d'au moins deux douzaines de squats d'ampleur, d'orientation et de durée d'existence variables. Dans son exploration plastique, il s'est depuis le début dirigé vers des installations à partir d'objets de récupération, vers la création de mondes éphémères dessinés par l'amoncellement de rebuts de la société de consommation qui exigeaient de pouvoir travailler dans des espaces conséquents et, surtout, dans un cadre militant. La plupart des artistes qui commencent dans les squats finissent par trouver le chemin de l'institution, lorsqu'un premier succès ou un début de notoriété arrive enfin, mais Vladimir se revendique artiste de squat. Pour lui, créer dans ces conditions-là est un choix qui participe de sa recherche esthétique et politique.

Vladimir a la peau tannée des marins, une barbe grise, des bottes et un chapeau de *gaucho de la pampa*, la voix cassée entretenue par l'éternelle cigarette au coin des lèvres, un accent latino qui fait son petit effet, une calebasse de maté qui ne quitte sa main que lorsqu'il l'échange contre une bouteille de bière, et un charisme indéniable. Mi-vieux sage mi-gourou, il aime prendre les plus jeunes sous son aile, généreux dans la transmission de son savoir et de son expérience, accompagnant celles et ceux qui se cherchent, encourageant toutes et tous à s'affirmer au sein du collectif. Il parle d'utopie, de modèle autogestionnaire à développer, de chemins

de traverse dans l'exploration de la démocratie participative, il charme et il subjugué, mais dans le noyau dur de la bande, personne n'est dupe. Vladimir se présente comme étant un membre du collectif parmi d'autres, obéissant aux mêmes devoirs et jouissant des mêmes droits, mais il est clair que sa voix résonne plus fort et qu'elle a plus de poids. Ça agace parfois, certains remettent en cause sa position de chef spirituel, mais il est tout aussi clair pour la plupart que sans Vladimir, le collectif n'existerait pas, et le squat encore moins. Son pouvoir tient au fait qu'il est le seul qui sache vraiment tout faire, se brancher sur l'électricité de l'immeuble voisin en s'assurant que le courant ne saute pas toutes les dix minutes, réparer un tuyau de canalisation pétié, changer un carreau fêlé de la verrière pour prévenir un accident, étayer un bout de plafond qui menace de s'écrouler. Il est le seul à vraiment savoir faire barrage aux catastrophes, ce qui fait que malgré tous les reproches dont on pourrait l'accabler, malgré son ego conséquent, le plaisir pontifiant qu'il prend à dispenser son enseignement à une cour de jeunes gens, et plus que toute autre chose, malgré le fait que son installation évolutive occupe plusieurs centaines de mètres carrés de l'espace commun, il est difficile de ne pas reconnaître qu'il est le ciment qui tient ensemble cette mosaïque de personnalités.

La plupart sont artistes. Il y a beaucoup de plasticiens, mais aussi des musiciens, danseurs, circassiens, théâtraux, marionnettistes. Il y en a aussi quelques-uns, comme Lana, dont les activités ne nécessitent pas forcément de disposer d'un espace de travail, qui pourraient écrire dans leur cuisine ou développer des photos dans

leur salle de bains, mais qui ont rejoint le collectif justement pour rompre cet isolement, qui ont eu envie de faire partie d'une aventure commune à grande échelle. Et il y a ceux qui n'ont pas de pratique artistique à proprement parler, les cabossés, malmenés par la vie, les militants de toutes les causes, les paumés, les souffrants d'un trop-plein de solitude, les SDF ayant trouvé un coin au chaud. Youssef, ouvrier en bâtiment qui a poussé le portail du squat précédent en entendant de la musique un dimanche, attiré principalement par les boissons à un euro. Il y est revenu plusieurs dimanches d'affilée, il restait filer un coup de main pour ranger et a fini par avoir sa place à la droite de Vladimir lors des réunions du mardi. Pascal, pensionnaire d'hôpitaux psychiatriques à répétition, recraché à la rue par le système, dont le discours peut passer d'une grande clairvoyance à des logorrhées paranoïaques, pour lequel on se sait jamais d'avance s'il traverse une phase de léthargie et d'abattement ou s'il est en pleine poussée maniaque, mais qu'on tente d'écouter avec le plus de bienveillance possible lorsqu'il prend la parole. Cathy, institutrice à la retraite, venue proposer ses services en tant qu'animatrice d'ateliers d'alphabétisation, mais qui malgré le peu d'intérêt manifesté pour les cours de français, passe plusieurs fois par semaine, parce que son époux est décédé, ses enfants sont loin, et que ça lui fait du bien d'être entourée de jeunesse fougueuse.

Ils ne sont qu'une dizaine à vivre au squat à plein temps. Ça s'est fait un peu selon la règle du premier arrivé premier servi; celles et ceux qui se sont dépêchés pour préempter les pièces disponibles se sont retrouvés résidents. Ce sont majoritairement des débarras sans fenêtres ou des

couloirs ouverts aux quatre vents qu'on a transformés en chambres. Mais il y aussi ce qu'on appelle désormais le loft de la tourelle que se partagent Lana et Thomas. Les occupations ont été validées au fur et à mesure lors des réunions, mais dans les comptes-rendus, c'est noté en gras que les travaux d'emménagement des espaces privatifs ne sont pas considérés comme des tâches au bénéfice de la collectivité, et que d'ailleurs, vu qu'ils profitent de logements à l'œil, les résidents devront en échange être plus impliqués dans la gestion du quotidien que les membres n'habitant pas au squat. Parmi les non-résidents, celles et ceux qui se partagent des ateliers sont là tous les jours. D'autres, les gens des arts de la scène par exemple, viennent surtout pour répéter.

Il y a toujours des éclats de voix, des disputes, des prises de tête. Untel a oublié de sortir les poubelles, une autre a laissé un bordel innommable dans la salle blanche, Truc s'est servi dans le stock de boissons du bar sans le recharger et Machine s'est retrouvée dans la merde le soir du vernissage avec le frigo vide; Bidule débarque systématiquement à midi le dimanche quand tout est déjà installé et après on le voit passer son après-midi à draguer, il met rarement les mains dans la plonge. Parfois, ça s'emporte en débattant des différences cruciales entre l'anarchie libertaire et le communisme autogestionnaire. Il y a des drames et des pleurnicheries. L'utopie n'est pas tout à fait au point non plus, mais malgré tout, c'est la joie qui domine.

Chaque nouvelle acquisition – qu'il s'agisse de la gazinière récupérée au coin de la rue avant le passage des encombrants que Vladimir a remise en état de marche en dix minutes, des chariots empruntés au supermarché qui s'avèrent bien utiles pour transporter des charges d'un

bout à l'autre de l'immense espace ou des gradins démontables donnés par un théâtre de banlieue au moment de rénover sa salle – est fêtée comme un pas de plus dans la construction d'un monde meilleur. Il y a, dans ce lieu, quelque chose de l'ordre d'une famille choisie, exponentielle et démente, mais fondamentalement bienveillante et festive. Et c'est sans doute pour ces raisons qu'il y a toujours autant de monde aux réunions du mardi. Malgré leur aspect chronophage et les moments où le ton monte, il s'agit de réunions de famille. Au squat, c'est comme dans certaines villes – Kinshasa, Beyrouth, Istanbul sont de la sorte – où malgré la pollution, le bruit, les embouteillages, les grands écarts de richesse, la violence, le voyageur est pris aux tripes par une sorte d'énergie souterraine qui emporte tout. On n'y passerait pas toute sa vie, mais on cède facilement à la tentation de vivre l'ivresse durant quelques mois ou quelques années. Et parfois, il arrive que le voyageur n'en reparte jamais.